

« On chasse la conscience par la porte, elle revient par la fenêtre », écrit Vygotski dans l'un des trois textes rassemblés ici. Le problème de la conscience, longtemps disqualifié en psychologie, revient aujourd'hui sur le devant de la scène. Ce livre est tout entier une tentative d'éviter la simplification de ce problème.

Pour Vygotski la conscience n'existe pas comme un état mental séparé mais comme un rapport réel, « c'est un travail, un travail de liaison, toujours exposé à la déliaison », nous dit Yves Clot dans un important texte de présentation de cet ouvrage et de discussion du rapport de Vygotski à Freud.

LA DISPUTE

03-XI 948620.7 12 €



9 782843 030642



Lev Vygotski

Conscience inconscient émotions

Traductions Françoise Sève et Gabriel Fernandez

Vygotski, la conscience comme liaison
par Yves Clot

LA DISPUTE

Lev S. Vygotski
La conscience comme
problème de la psychologie
du comportement

« Une araignée accomplit des opérations qui s'apparentent à celles du tisserand, et une abeille en remontre à maint architecte humain dans la construction de ses cellules. Mais ce qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la cire. Le résultat auquel aboutit le procès de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée. Non pas qu'il effectue simplement une modification dans la forme de la réalité naturelle : il y réalise en même temps son propre but, qu'il connaît, qui détermine comme une loi la modalité de son action, et auquel il doit subordonner sa volonté. »

Karl Marx¹

I

La question de la nature psychologique de la conscience est laissée de côté dans notre littérature scientifique de manière opiniâtre et délibérée. On s'efforce de ne pas la remarquer, comme si pour la nouvelle psychologie elle n'existait tout bonnement pas. Aussi les systèmes de psychologie scientifique qui se forment sous nos yeux comportent-ils d'emblée une série de défauts organiques. Citons-en quelques-uns, à notre avis, des plus fondamentaux.

1. *Le Capital*, Livre I, Messidor/Éditions sociales, Paris, 1983, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, p. 200.

1. En ignorant le problème de la conscience, la psychologie se ferme elle-même la voie d'accès à l'étude des problèmes tant soit peu complexes du comportement humain. Elle est contrainte de se borner à élucider les liaisons les plus élémentaires de l'être vivant avec le monde. On se convaincra aisément qu'il en est bien ainsi en parcourant la table des matières du livre de Vladimir M. Bekhterev *Les Bases générales de la réflexologie chez l'homme*: «Le principe de conservation de l'énergie. Le principe de variabilité constante. Le principe de rythme. Le principe d'adaptation. Le principe d'égalité entre réaction et action. Le principe de relativité.» Bref, des principes universels, s'étendant non seulement au comportement de l'animal et à celui de l'homme mais à tout l'ensemble du monde. Et par suite il ne s'y trouve pas une seule loi psychologique qui formulerait la relation ou la dépendance découverte entre les phénomènes et caractérisant l'originalité du comportement humain, qui le différencie du comportement animal.

À l'autre pôle du livre, une expérience classique de formation du réflexe conditionné, une seule petite expérience, d'une extrême importance de principe mais ne remplissant pas l'espace du monde qui s'étend du réflexe conditionné du premier degré au principe de relativité. La disparité entre le toit et les fondations, l'absence même d'édifice entre eux montrent aisément à quel point il est trop tôt encore pour formuler des principes universels à partir du matériau réflexologique et combien il est facile d'emprunter des lois à d'autres domaines de la connaissance pour les appliquer à la psychologie. En outre, plus l'on emprunte un principe large et universel et plus il est facile de l'étendre au fait dont on a besoin. On ne peut toutefois oublier que l'extension et la compréhension d'un concept sont toujours en rapport inversement proportionnel. Et puisque l'extension des principes universels tend vers l'infini, leur compréhension psychologique tend de la même façon à se réduire à zéro.

Mais ce n'est pas un défaut particulier au cours de Bekhterev. Sous telle ou telle forme ce même défaut apparaît et se fait sentir dans chaque tentative pour exposer systématiquement une théorie du comportement humain qui soit une pure réflexologie.

2. La négation de la conscience et le désir de construire un système psychologique sans ce concept, en tant que «psychologie sans conscience», selon l'expression de Pavel P. Blonski, aboutissent à ce que les méthodes soient dépourvues des moyens les plus indispensables pour étudier les réactions qui n'apparaissent pas à l'œil nu, et qui n'ont pas été décelées, comme les mouvements internes, le langage intérieur, les réactions somatiques, etc. L'étude des seules réactions visibles à l'œil nu est totalement impuissante et inconsistante même face aux problèmes les plus simples du comportement humain. Or, chez l'homme, le comportement est organisé de telle sorte que ce sont justement les mouvements internes, mal décelables, qui orientent et dirigent l'esprit. Lorsqu'on forme un réflexe salivaire conditionné chez le chien, d'une certaine façon on organise au préalable son comportement par des procédés externes, sinon l'expérience échouerait. On l'installe sur une table, on lui met des sangles, etc. Exactement de la même façon on organise au préalable le comportement de la personne soumise à l'expérience en suscitant certains mouvements internes à l'aide d'instructions, d'explications, etc. Et si ces mouvements internes se modifient soudain au cours de l'expérience, tout le tableau du comportement en est brusquement modifié. Ainsi on utilise toujours les réactions inhibées; on sait qu'elles se manifestent sans discontinuer dans l'organisme, qu'elles jouent un rôle régulateur important dans le comportement, pour autant que celui-ci est conscient. Mais on est dépourvu de tout moyen pour étudier ces réactions internes.

Plus simplement dit: l'homme pense toujours en son for intérieur; cela ne manque jamais d'influer sur

son comportement; un changement inattendu d'idées pendant l'expérience retentit toujours brusquement sur tout le comportement du sujet (tout à coup l'idée: «je ne regarderai pas dans l'appareil»). Mais nous ne savons nullement comment prendre en compte cette influence.

3. Toute délimitation de principe entre comportement de l'animal et comportement de l'homme est effacée. La biologie englutit la sociologie et la physiologie englutit la psychologie. Le comportement de l'homme est étudié pour autant qu'il est un comportement de mammifère. La nouveauté de principe que la conscience et le psychisme apportent au comportement humain est qui plus est ignorée. Je prendrai deux lois pour exemple: la loi de l'extinction (ou de l'inhibition interne) des réflexes conditionnés, établie par Ivan P. Pavlov, et la loi de la dominance, formulée par Alexei A. Oukhtomski.

La loi de l'extinction (ou de l'inhibition interne) des réflexes conditionnés établit que lors d'une excitation prolongée par un excitant conditionnel, non renforcé par un excitant inconditionnel, le réflexe conditionné s'affaiblit peu à peu, puis disparaît tout à fait. Passons au comportement humain. On ferme² chez le sujet étudié une réaction conditionnée à un excitant: «Quand vous entendrez la sonnerie, vous presserez le bouton du commutateur.» On répète l'expérience quarante, cinquante, cent fois. Y a-t-il extinction? Au contraire, la liaison se renforce, d'une fois à l'autre, d'un jour à l'autre. Puis la fatigue survient – mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la loi de l'extinction. À l'évidence, la simple transposition d'une loi du domaine de la psychologie animale à la psychologie de l'homme est impossible ici. Une

2. Vygotski reprend ici un terme de Pavlov. Pour celui-ci, il existe dans le système nerveux central deux appareils distincts, celui de la conduction directe du courant nerveux et celui de sa fermeture et de son ouverture à l'instar de la fermeture et de l'ouverture du courant électrique.

réserve de principe s'impose. Or non seulement nous ne la connaissons pas, mais nous ne savons même pas où et comment la chercher.

La loi de la dominance établit que dans le système nerveux de l'animal il existe des foyers d'excitation qui attirent d'autres excitations, sous-dominantes, que le système nerveux reçoit au même moment. L'excitation sexuelle chez le chat, les actes de déglutition et de défécation, le réflexe d'embrassement chez la grenouille, tout cela, comme le montrent les études, est renforcé sous l'effet de n'importe quelle excitation étrangère. Chez l'homme, il en résulte un passage direct à l'acte d'attention et l'on constate que la base physiologique de cet acte est la dominante. Mais il se trouve que l'attention est justement dépourvue de ce trait caractéristique de la dominante: la capacité d'être renforcée par n'importe quelle excitation étrangère. Bien au contraire, toute excitation étrangère distrait et affaiblit l'attention. De nouveau le passage des lois de la dominance établies sur le chat et la grenouille aux lois du comportement humain nécessite à l'évidence d'être substantiellement corrigé.

4. Le plus important: en excluant la conscience de la sphère de la psychologie scientifique on conserve en grande partie le dualisme et le spiritualisme de l'ancienne psychologie subjective. V. M. Bekhterev affirme que le système de la réflexologie ne contredit pas l'hypothèse «de l'âme». Il caractérise les phénomènes subjectifs ou conscients comme des phénomènes d'ordre second, des phénomènes internes spécifiques qui accompagnent les réflexes conjonctifs. Le dualisme est renforcé par le fait qu'on admet l'éventualité et même on reconnaît la nécessité que soit créée ultérieurement une science distincte: la réflexologie subjective.

(La prémisse) principale de la réflexologie – on estime possible d'expliquer tout le comportement humain dans son intégralité sans recourir aux phéno-

mènes subjectifs, de construire une psychologie sans psychisme –, c'est le dualisme inverse de celui de la psychologie subjective, qui, elle, tente d'étudier le psychisme pur, abstrait. C'est l'autre moitié de l'ancien dualisme : là le psychisme sans comportement, ici le comportement sans psychisme, et dans les deux cas le « psychisme » et le « comportement » sont conçus comme deux phénomènes différents. Aucun psychologue, fût-il le pire des spiritualistes et des idéalistes, n'a, en vertu justement de ce dualisme, rejeté le matérialisme physiologique de la réflexologie mais, bien au contraire, tout idéalisme l'a toujours immanquablement supposé.

5. En bannissant la conscience de la psychologie, on s'enferme solidement et à jamais dans le cercle d'une absurdité biologique. Bekhterev lui-même met en garde contre le fait de considérer, ce qui serait pour lui une grande erreur, « les processus subjectifs comme des phénomènes absolument superflus ou accessoires dans la nature (des épiphénomènes) car nous savons que tout ce qui est superflu dans la nature s'atrophie et disparaît, alors que notre propre expérience nous dit que les phénomènes subjectifs atteignent leur plus haut développement dans les processus les plus complexes de l'activité corrélative ».

Par conséquent, il faut reconnaître que de deux choses l'une : ou il en est bien ainsi et alors il est impossible d'étudier le comportement de l'homme, les formes complexes de son activité corrélative indépendamment de son psychisme ou il n'en est pas ainsi et alors le psychisme est un épiphénomène, un phénomène accessoire et, si tout s'explique sans lui, nous en arrivons alors à une absurdité biologique. Il n'y a pas de troisième possibilité.

6. Pour nous, une telle façon de poser la question ferme à jamais la voie d'accès à l'étude des problèmes les plus importants, c'est-à-dire la structure de notre comportement, l'analyse de son contenu et de ses formes. Nous sommes à jamais condamnés à rester

dans l'idée fausse que le comportement est la somme des réflexes.

Le réflexe est un concept abstrait : méthodologiquement il est extrêmement précieux mais il ne peut devenir le concept fondamental de la psychologie en tant que science concrète du comportement humain. L'homme n'est absolument pas un sac de peau, rempli de réflexes, et son cerveau n'est pas un hôtel pour réflexes conditionnés qui par hasard y descendent les uns à côté des autres.

L'étude des réactions dominantes sur les animaux, l'étude de l'intégration des réflexes ont montré avec une force de persuasion sans réplique que le travail de chaque organe, son réflexe, n'est pas quelque chose de statique, mais il n'est que fonction de l'état général de l'organisme. Le système nerveux travaille comme un tout – c'est sur cette formule de Charles S. Sherrington que doit être fondée la théorie de la structure du comportement.

En effet, le mot « réflexe », au sens où on l'emploie chez nous, rappelle fort l'histoire de *Kannietverstaan*³ dont en Hollande un malheureux étranger entendait toutes les fois le nom en réponse à ses questions : « Qui enterre-t-on ? À qui est cette maison ? Qui est passé ? », etc. Il pensait naïvement que c'était *Kannietverstaan* qui faisait tout dans ce pays alors que ce mot signifiait que les Hollandais qu'il rencontrait ne comprenaient pas ses questions. C'est une telle preuve d'incompréhension des phénomènes étudiés que peut fournir aisément le réflexe de but ou le réflexe de liberté. Que cela ne soit pas un réflexe au sens ordinaire, comme le réflexe salivaire, mais qu'il soit un mécanisme de comportement qui en diffère par sa structure est clair pour tous. Et ce n'est que par une réduction universelle à un même dénominateur qu'on peut dire identiquement de tout : c'est un réflexe, comme : c'est *Kannietverstaan*. Le mot même

3. En réalité, trois mots : *Kan niet verstaan*, qui pourraient se traduire par « comprends pas ».

de « réflexe » est dans ces conditions dépourvu de sens.

Qu'est-ce qu'une sensation? – C'est un réflexe. Qu'est-ce que le langage, les gestes, la mimique? – Ce sont aussi des réflexes. Et les instincts, les lapsus, les émotions? – Ce sont encore des réflexes. Tous les phénomènes qu'a décelés l'école de Würzburg dans les processus supérieurs de pensée, l'analyse des rêves faite par Freud, tout cela, ce sont encore et toujours des réflexes. Certes, c'est bien vrai, naturellement, mais la stérilité scientifique de constatations brutes de ce genre saute aux yeux. Avec une telle méthode d'étude non seulement la science n'apporte aucune lumière, aucune clarté sur les questions étudiées, en n'aidant pas à décomposer, à délimiter les objets, les formes, les phénomènes, mais au contraire elle fait tout voir dans un demi-jour blafard où tout se confond et où il n'y a pas de nette délimitation entre les objets. Cela est un réflexe, et ceci aussi est un réflexe, mais qu'est-ce donc qui distingue l'un de l'autre?

Il faut étudier non pas les réflexes mais le comportement: son mécanisme, son contenu, sa structure. Nous avons chaque fois l'illusion, en expérimentant sur l'animal ou sur l'homme, que nous étudions une réaction ou un réflexe. Au fond, nous étudions chaque fois un comportement, parce que nous organisons immanquablement au préalable et d'une certaine façon le comportement du sujet de l'expérience pour être sûrs que la réaction ou le réflexe prédominera; autrement nous n'obtiendrions rien.

Dans les expériences de I. P. Pavlov, le chien réagit-il vraiment par le réflexe salivaire et non par une multitude de réactions motrices des plus diverses, internes et externes, et celles-ci n'influent-elles pas sur la manifestation du réflexe? L'excitant conditionnel, associé dans ces expériences, ne suscite-t-il pas en soi les mêmes réactions (réactions d'orientation de l'oreille, de l'œil, etc.)? Pourquoi la fermeture de la liaison conditionnée se produit-elle entre le

réflexe salivaire et la sonnerie et non à l'inverse, c'est-à-dire que ce n'est pas la viande qui commence à susciter le mouvement d'orientation des oreilles? Quand au signal le sujet de l'expérience presse le bouton du commutateur, a-t-il vraiment manifesté par là toute sa réaction? Et le relâchement général du corps, le fait de se rejeter contre le dossier de la chaise, de détourner la tête, de soupirer, etc., ne constituent-ils pas des parties essentielles de la réaction?

Tout cela montre la complexité de toute réaction, sa dépendance à l'égard de la structure du mécanisme de comportement dans lequel elle s'insère, l'impossibilité d'étudier la réaction sous une forme abstraite. N'oublions pas en outre, avant de tirer de très grandes et importantes conclusions de l'expérimentation classique sur le réflexe conditionné, que l'étude ne fait encore que commencer, qu'elle n'a englobé qu'un domaine très restreint, que ne sont étudiées qu'une ou deux formes de réflexes – le réflexe salivaire et le réflexe moteur de défense –, et encore y a-t-il seulement là des réflexes conditionnés du premier et du second degré, et ceci dans une orientation biologiquement sans avantage pour l'animal (à quoi sert-il que l'animal sécrète de la salive en réponse à des signaux très lointains, à des excitants conditionnels d'un ordre élevé?). Aussi gardons-nous de transposer directement en psychologie des lois réflexologiques. Vladimir A. Wagner dit justement que le réflexe, c'est les fondations, mais qu'est-ce qui s'édifiera sur ces fondations, on ne peut encore rien en dire.

À en juger d'après toutes ces considérations, il faut, pensons-nous, changer la conception que l'on a du comportement humain comme mécanisme entièrement mis à nu par le réflexe conditionné qui en est la clef. Sans une hypothèse de travail préalable sur la nature psychologique de la conscience on ne peut réexaminer de manière critique tout le capital scien-

tifique dans ce domaine, ni le trier et le passer au crible, ni le traduire dans un langage nouveau, ni élaborer de nouveaux concepts et créer une problématique nouvelle.

Une psychologie scientifique doit non pas ignorer les faits de conscience mais les matérialiser, traduire dans un langage objectif ce qui existe objectivement et à jamais démasquer et enterrer les fictions, les fantasmagories, etc. Sinon aucun travail n'est possible : ni enseignement ni critique ni étude.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'on ne doit pas considérer la conscience, sur les plans biologique, physiologique et psychologique, comme une série seconde de phénomènes. On doit lui trouver une place et l'interpréter dans la même série de phénomènes que toutes les réactions de l'organisme. C'est la première exigence pour notre hypothèse de travail. La conscience est un problème de structure du comportement. Autres exigences : l'hypothèse doit expliquer sans forcer les questions fondamentales liées à la conscience : le problème de la conservation de l'énergie, la conscience de soi, la nature psychologique de la connaissance des consciences d'autrui, le caractère conscient des trois sphères principales de la psychologie empirique (pensée, sentiment et volonté), le concept d'inconscient, l'évolution de la conscience, son identité et son unité.

On n'énonce ici, dans ce bref et rapide essai, que les idées les plus fondamentales, les plus générales, préliminaires, au croisement desquelles, pensons-nous, apparaît la future hypothèse de travail sur la conscience dans la psychologie du comportement.

II

Abordons la question de l'extérieur, hors de la psychologie.

Tout le comportement de l'animal dans ses formes principales est constitué de deux groupes de réac-

tions : les réflexes innés, ou inconditionnels, et les réflexes acquis, ou conditionnés. En outre, les réflexes innés sont en quelque sorte un extrait biologique de l'expérience collective héréditaire de toute l'espèce, alors que les réflexes acquis se forment sur la base de cette expérience héréditaire par la fermeture de nouvelles liaisons, données dans l'expérience personnelle de l'individu. On peut donc par convention définir tout le comportement de l'animal comme l'expérience héréditaire plus l'expérience héréditaire multipliée par l'expérience personnelle. Darwin a élucidé l'origine de l'expérience héréditaire ; le mécanisme de multiplication de cette expérience par l'expérience personnelle est le mécanisme du réflexe conditionné, établi par Pavlov. En gros, cette formule définit de manière exhaustive le comportement de l'animal.

Il en va autrement avec l'homme. Ici, pour décrire de façon tant soit peu complète tout le comportement, il faut introduire dans la formule de nouveaux termes. On doit avant tout mentionner ici l'expérience extraordinairement étendue dont hérite l'homme comparativement aux animaux. Ce n'est pas seulement sur le plan physique que l'homme utilise l'expérience dont il a hérité. Toute notre vie, notre travail, notre comportement sont fondés sur l'utilisation la plus large de l'expérience des générations précédentes, expérience qui n'est pas transmise par la naissance, de père en fils. Appelons-la par convention l'expérience historique.

On doit y adjoindre l'expérience sociale, l'expérience des autres hommes, qui entre comme composante très importante dans le comportement de l'homme. Je dispose non seulement des liaisons qui se sont fermées dans mon expérience personnelle entre les réflexes inconditionnels et les éléments du milieu mais aussi de la multitude de liaisons qui ont été établies dans l'expérience des autres hommes. Si je connais le Sahara et Mars, bien que je ne sois jamais sorti de mon pays et que je n'aie jamais

regardé dans un télescope, il est évident que cette expérience a son origine dans celle d'autres hommes qui sont allés au Sahara et qui ont regardé dans un télescope. Il est tout aussi évident que ce genre d'expérience n'existe pas chez les animaux. Appelons-la la composante sociale de notre comportement.

Enfin, ce qui est substantiellement nouveau pour le comportement humain, c'est que l'adaptation de l'homme et le comportement qui y est lié prennent des formes nouvelles, comparativement aux animaux. Chez ceux-ci une adaptation passive au milieu, chez l'homme une adaptation active du milieu à lui-même. Il est vrai qu'on trouve même chez les animaux des formes élémentaires d'adaptation active dans l'activité instinctive (construction d'un nid, d'un gîte, etc.) mais dans le règne animal ces formes, premièrement, n'ont pas de signification fondamentale, prédominante et, en second lieu, elles restent toujours passives dans leur essence et le mécanisme de leur exécution.

L'araignée qui tisse sa toile et l'abeille qui construit ses cellules de cire le font par la force de l'instinct, machinalement, de manière toujours identique et n'y font pas preuve de plus d'activité que dans toutes les autres réactions d'adaptation. Autre chose est le tisserand ou l'architecte. Comme dit Marx, ils ont d'abord construit leur œuvre dans leur tête; le résultat auquel aboutit le procès de travail existait en idée avant que ce travail commence. Cette remarque éclairante et absolument indiscutable de Marx ne signifie rien d'autre que ceci: le redoublement de l'expérience est obligatoire pour le travail humain. Le travail répète dans les mouvements des mains et dans les modifications du matériau ce qui a été fait auparavant dans l'imagination du travailleur comme avec des modèles de ces mêmes mouvements et de ce même matériau. Une telle expérience redoublée, qui permet à l'homme de développer des formes d'adaptation active, n'existe pas chez l'animal. Appelons par

convention cette nouvelle forme de comportement expérience redoublée.

Maintenant la partie nouvelle de la formule caractérisant le comportement de l'homme se présentera ainsi: expérience historique, expérience sociale, expérience redoublée.

Une question subsiste: par quels signes lier ces nouveaux termes de la formule entre eux et avec la partie précédente? Le signe de multiplication de l'expérience héréditaire par l'expérience personnelle est clair pour nous: il désigne le mécanisme du réflexe conditionné.

La suite de cet article est consacrée à la recherche des signes manquants.

III

Dans ce qui précède, nous avons relevé l'élément biologique et l'élément social du problème. À présent examinons aussi brièvement son aspect physiologique.

Même les expériences les plus élémentaires sur des réflexes isolés se heurtent au problème de la coordination des réflexes ou de leur passage dans le comportement. On a mentionné plus haut chemin faisant que toute expérience de Pavlov suppose au préalable une organisation du comportement du chien pour que dans la collision des réflexes se ferme l'unique liaison nécessaire. Pavlov a eu à former chez le chien des réflexes plus complexes. Plus d'une fois, il relève qu'au cours des expériences des collisions se produisent entre deux réflexes différents. En outre les résultats ne sont pas toujours identiques: dans un cas il parle du renforcement du réflexe alimentaire par le réflexe simultané de défense et dans un autre de la victoire du réflexe alimentaire sur le réflexe défensif. Les deux réflexes ressemblent littéralement aux deux plateaux d'une balance, dit Pavlov à ce sujet. Il ne ferme pas les yeux sur l'extrême complexité du

déroulement du réflexe. « Si l'on prend en considération, dit-il, qu'un réflexe suscité par une excitation externe est limité et réglé non seulement par un autre acte réflexe externe simultané mais aussi par une masse de réflexes internes et encore par l'action de toutes sortes d'excitants internes possibles : chimiques, thermiques, etc., tant sur les différentes parties du système nerveux central que directement sur les éléments de tissus qui travaillent le plus, on aura alors une idée exhaustive de toute la réelle complexité des phénomènes de réponse réflexe. »

Le principe fondamental de coordination des réflexes, tel qu'il est expliqué dans les recherches de Sherrington, consiste en une lutte entre différents groupes de récepteurs pour un champ moteur commun. Car, dans le système nerveux, il y a beaucoup plus de neurones afférents que de neurones efférents, aussi chaque neurone moteur est-il en liaison réflexe non seulement avec un récepteur mais avec de nombreux récepteurs, et probablement avec tous. Il y a toujours dans l'organisme une lutte entre différents récepteurs pour un champ moteur commun, pour la possession d'un organe qui travaille. L'issue de cette lutte dépend de facteurs très complexes et variés. Il s'avère ainsi que toute réaction effectuée, tout réflexe qui a vaincu apparaissent après une lutte, après un conflit au « point de collision » (Sherrington).

Le comportement est un système de réactions qui ont vaincu.

Dans les conditions normales, dit Sherrington, si on laisse de côté les questions de la conscience, tout le comportement de l'animal est constitué des passages successifs du champ terminal tantôt à un groupe de réflexes, tantôt à un autre. Autrement dit, le comportement n'est à aucun moment une lutte qui s'apaise. Il y a toutes les raisons de supposer que l'une des fonctions les plus importantes de l'encéphale est justement d'établir une coordination entre les réflexes qui partent de points éloignés, si bien que

le système nerveux a une action intégrative au point de faire de l'individu un tout.

Le mécanisme coordinateur du champ moteur général est, selon Sherrington, la base du processus psychique fondamental de l'attention. Grâce à ce principe il y a à tout moment unité d'action et c'est, à son tour, la base du concept de personnalité ; ainsi la constitution de l'unité de la personnalité est la tâche du système nerveux, affirme Sherrington. Le réflexe est une réaction intégrale de l'organisme. Il faut en outre considérer chaque muscle, chaque organe qui travaille comme « un chèque au porteur dont peut s'emparer n'importe quel groupe de récepteurs ».

L'idée générale que l'on doit avoir du système nerveux est très bien éclairée par cette comparaison : « Le système des récepteurs est au système des voies efférentes ce qu'est la large ouverture supérieure d'un entonnoir à son ouverture de sortie. Mais chaque récepteur est en liaison non pas avec une seule mais avec beaucoup, peut-être avec toutes les fibres efférentes ; naturellement cette liaison est de solidité variée. C'est pourquoi, en poursuivant notre comparaison avec l'entonnoir, il faut dire que tout système nerveux est un entonnoir dont l'une des ouvertures est cinq fois plus large que l'autre ; à l'intérieur de cet entonnoir sont disposés des récepteurs qui sont aussi des entonnoirs, dont la large ouverture est tournée vers la sortie de l'entonnoir général et la recouvre entièrement. » (Sherrington.)

Pavlov compare les grands hémisphères cérébraux à un central téléphonique où se ferment des liaisons nouvelles, temporaires entre des éléments du milieu et des réactions. Notre système nerveux, beaucoup plus qu'à un central téléphonique, fait penser à des portes étroites dans un grand édifice, vers lesquelles en proie à la panique se précipite une foule de plusieurs milliers de personnes ; les portes ne laissent passer que quelques personnes ; ceux qui ont réussi à passer sont un petit nombre sur les milliers qui ont

péri, qui ont été refoulés. Cette comparaison rend plus fidèlement le caractère de catastrophe que revêt la lutte, le processus dialectique et dynamique entre le monde et l'homme et au sein de l'homme qu'on appelle comportement.

Il en découle naturellement deux thèses, indispensables pour poser correctement la question de la conscience comme mécanisme du comportement.

1. Le monde pénètre en quelque sorte par la large ouverture de l'entonnoir sous forme de milliers d'excitants, de pulsions, d'appels ; à l'intérieur de l'entonnoir a lieu une lutte, une collision incessante ; toutes les excitations débouchent de l'ouverture étroite sous forme de réactions-réponses de l'organisme en quantité fortement réduite. Le comportement tel qu'il s'est réalisé est une infime part de ce qui est possible. L'homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées. Ces possibilités non réalisées de notre comportement, cette différence entre l'ouverture large et l'ouverture étroite de l'entonnoir, c'est une réalité incontestable, tout comme les réactions qui ont triomphé, parce que les trois éléments de la réaction qui leur correspondent sont présents.

Ce comportement non réalisé peut, avec une structure tant soit peu complexe du champ final général et des réflexes complexes, revêtir des formes extrêmement variées. « Dans les réflexes complexes les arcs réflexes s'allient parfois par rapport à une partie du champ général et se combattent par rapport à une autre partie de celui-ci. » (Sherrington.) Ainsi une réaction peut être à moitié réalisée ou réalisée dans une certaine partie, à chaque fois indéterminée.

2. Grâce à l'équilibre extrêmement complexe qui s'établit dans le système nerveux par la lutte très complexe, elle aussi, des réflexes, la force absolument insignifiante d'un nouvel excitant est souvent nécessaire pour décider de l'issue de la lutte. Ainsi dans le système complexe des forces en lutte même une nouvelle force minime peut déterminer le résultat et

l'orientation de la résultante ; dans une grande guerre même un petit État, qui s'allie à l'une des parties, peut décider de la victoire ou de la défaite. On peut donc aisément concevoir comment des réactions insignifiantes en elles-mêmes, et même peu visibles, peuvent selon la conjoncture jouer un rôle directeur au « point de collision » où elles interviennent.

IV

La loi universelle, la plus élémentaire et fondamentale, de liaison des réflexes peut être formulée ainsi : les réflexes se connectent entre eux selon les lois des réflexes conditionnés, la partie réponse d'un réflexe (motrice, sécrétrice) pouvant devenir dans les conditions appropriées un excitant (ou inhibiteur) conditionnel d'un autre réflexe, en se fermant, par la voie sensorielle des excitations périphériques qui lui sont liées, dans l'arc réflexe avec le nouveau réflexe. Il est possible que toute une série de ces liaisons soit héréditaire et relève du réflexe inconditionnel. L'autre partie de ces liaisons se forme dans le processus de l'expérience et ne peut pas ne pas se former constamment dans l'organisme.

Pavlov appelle ce mécanisme un réflexe en chaîne et l'emploie pour expliquer l'instinct. Dans ses expériences Guéorgui P. Zelioni a découvert ce même mécanisme en étudiant les mouvements musculaires rythmiques, qui se sont avérés être aussi un réflexe en chaîne. Ainsi c'est ce mécanisme qui explique le mieux les associations automatiques, inconscientes de réflexes. Néanmoins c'est aussi au fond, si l'on considère non pas un seul et même système de réflexes mais plusieurs et la possibilité que les réflexes ont de se transmettre d'un système à l'autre, c'est aussi le mécanisme même de la conscience dans sa signification objective. La capacité de notre corps à être un excitant (par ses actes) pour lui-même (pour de nouveaux actes), telle est la base de la conscience.

On peut dès à présent parler d'une incontestable interaction des systèmes de réflexes, de répercussion de certains systèmes sur d'autres. Le chien réagit à l'acide chlorhydrique en sécrétant de la salive (réflexe), mais la salive elle-même est un nouvel excitant pour le réflexe de déglutition ou celui de rejet. Dans une libre association je prononce, après le mot-excitant « rose », le mot « narcisses ». C'est un réflexe mais lui-même est un excitant pour le mot suivant « giroflée ». On est toujours ici à l'intérieur d'un même système ou de systèmes proches, de systèmes qui coopèrent. Le hurlement d'un loup suscite en moi comme un excitant des réflexes somatiques et mimiques de peur ; la respiration modifiée, le battement de cœur, le tremblement, la sécheresse de la gorge (réflexes) me font dire ou penser : « j'ai peur ». Ici il y a transmission, passage de certains systèmes à d'autres.

Le caractère conscient de nos actes et états, ou la possibilité qu'ils soient conscients, doit visiblement être compris lui-même avant tout comme un système, fonctionnant régulièrement à chaque moment conscient, de mécanismes de transmission, de passage de certains réflexes à d'autres. Plus tout réflexe interne suscite régulièrement à titre d'excitant toute une série d'autres réflexes appartenant à d'autres systèmes, se transmet à d'autres systèmes, et plus nous sommes capables de nous rendre compte et de rendre compte aux autres de l'expérience vécue, plus elle est vécue consciemment (elle est ressentie, elle se fixe dans le mot, etc.).

Se rendre compte signifie aussi traduire certains réflexes en d'autres. L'inconscient, le psychique, ce sont aussi des réflexes qui ne passent pas dans d'autres systèmes. Il peut exister des degrés infiniment variés de conscient, c'est-à-dire d'interaction des systèmes impliqués dans le mécanisme du réflexe en action. Avoir conscience de ses expériences vécues n'est rien d'autre que les avoir à sa disposition à titre d'objet (d'excitant) pour d'autres expériences vécues. La conscience est

l'expérience vécue d'expériences vécues, exactement de la même façon que les expériences vécues sont simplement les expériences vécues des objets. Mais justement la capacité du réflexe (expérience vécue de l'objet) à être un excitant (un objet d'expérience vécue) pour un nouveau réflexe, ce mécanisme du caractère conscient, c'est aussi le mécanisme de la transmission des réflexes d'un système dans un autre. C'est à peu de choses près ce que Bekhterev appelle les réflexes comptables ou non comptables.

Pour poser et résoudre le problème de la conscience la psychologie doit l'entendre au sens où la conscience est une interaction, une réflexion, une excitation mutuelle de différents systèmes de réflexes. Est conscient ce qui se transmet à titre d'excitant à d'autres systèmes et y suscite un écho. La conscience est toujours un écho, un appareil de réponse. Je me référerai à trois auteurs.

1. Il est opportun ici de rappeler que dans la littérature psychologique on mentionne plus d'une fois la réaction circulaire comme mécanisme qui renvoie à l'organisme son propre réflexe à l'aide de courants centripètes apparaissant à cette occasion et qui est à la base de la conscience (Nikolaï N. Lange). En outre, on a souvent donné une signification biologique à la réaction circulaire : une nouvelle excitation, envoyée par le réflexe, provoque une nouvelle réaction, une réaction secondaire, qui soit renforce et répète, soit affaiblit et neutralise la première réaction, et ceci en fonction de l'état général de l'organisme, comme s'il s'agissait d'une appréciation que l'organisme portait sur son propre réflexe. Ainsi la réaction circulaire représente non pas une simple association de deux réflexes mais une association où l'une des réactions est dirigée et réglée par l'autre. On peut ainsi noter un nouvel élément dans le mécanisme de la conscience : son rôle régulateur par rapport au comportement.

2. Ch. Sherrington distingue un champ extéroceptif et un champ intéroceptif, c'est-à-dire le champ

de la surface externe du corps et celui de la surface interne de certains organes, où pénètre en partie le milieu extérieur. Il parle en particulier du champ proprioceptif qui est excité par l'organisme lui-même, par les modifications se produisant dans les muscles, les tendons, les articulations, les vaisseaux sanguins, etc.

« À la différence des récepteurs des champs extéroceptif et intéroceptif, les récepteurs du champ proprioceptif ne sont excités qu'en second lieu par les influences venues du milieu extérieur. Leur excitant est l'état actif de certains organes, par exemple la contraction d'un muscle, qui à son tour sert de réaction primaire à l'excitation du récepteur de la superficie par les facteurs du milieu extérieur. Habituellement les réflexes dus à l'excitation des organes proprioceptifs se combinent aux réflexes suscités par l'excitation des organes extéroceptifs. » (Sherrington.)

La combinaison des réflexes secondaires avec les réactions primaires, cette « liaison secondaire » peut associer, comme le montrent les recherches, des réflexes de type antagonique comme des réflexes de type allié. En d'autres termes, la réaction secondaire peut renforcer ou interrompre la réaction primaire. C'est là justement le mécanisme de la conscience.

3. Enfin Pavlov dit quelque part que la reproduction des phénomènes nerveux dans le monde subjectif est très particulière, qu'elle est, pour ainsi dire, à plusieurs reprises réfractée, si bien que dans son ensemble la compréhension psychologique de l'activité nerveuse est au plus haut point conditionnelle et approximative.

Il est peu probable que Pavlov ait songé ici à quelque chose de plus qu'à une simple comparaison, mais nous sommes prêt à prendre ses propos dans leur sens littéral et précis et à affirmer que la conscience est bien une « réfraction réitérée » des réflexes.

V

Cela résout le problème du psychisme sans dépense d'énergie. La conscience se ramène entièrement et intégralement à des mécanismes de transmission de réflexes qui fonctionnent selon les lois générales, c'est-à-dire qu'on peut supposer qu'il n'y a pas d'autres processus dans l'organisme que les réactions.

Il devient même possible de résoudre le problème de la conscience de soi et de l'introspection. La perception intérieure, l'introspection ne sont possibles que grâce à l'existence du champ proprioceptif et des réflexes secondaires qui y sont liés. Il s'agit toujours d'une sorte d'écho de la réaction.

La conscience de soi comme perception de ce qui, selon les termes de John Locke, se produit dans l'âme même de l'homme s'explique ainsi intégralement. On comprend dès lors que cette expérience est accessible à une seule personne : celle-là même qui a vécu son expérience. Il n'y a que moi-même et moi seul qui puisse observer et percevoir mes réactions secondaires, parce que c'est pour moi seul que mes réflexes servent de nouveaux excitants du champ proprioceptif. En outre la scission fondamentale de l'expérience s'explique aisément aussi : le psychique ne ressemble à rien d'autre justement parce qu'il a affaire à des excitants *sui generis*, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs que dans mon corps. Le mouvement de ma main, perçu par mon œil, peut être un excitant aussi bien pour mon œil que pour celui d'autrui mais le caractère conscient de ce mouvement, les excitations proprioceptives qui apparaissent et provoquent des réactions secondaires existent pour moi seul. Elles n'ont rien de commun avec la première excitation de l'œil. Il s'agit ici de tout autres voies nerveuses, de tout autres mécanismes, de tout autres excitants.

À cela est liée aussi de la manière la plus étroite la question très complexe des méthodes en psychologie,

en particulier celle de la valeur de l'introspection. L'ancienne psychologie la considérait comme la source principale et essentielle de la connaissance en psychologie. La réflexologie la rejette totalement ou l'admet sous le contrôle des données objectives comme source de renseignements complémentaires (Bekhterev).

Cette conception du psychique telle qu'elle a été exposée permet de saisir au plus près et dans ses grandes lignes la signification (objective) que peut avoir pour la recherche scientifique le rapport verbal de la personne soumise à l'expérience. Des réflexes non explicites (langage muet), des réflexes internes, inaccessibles à la perception directe de l'observateur, peuvent souvent être décelés indirectement, de façon médiate, par l'intermédiaire des réflexes accessibles à l'observation, par rapport auxquels ils sont des excitants. En présence d'un réflexe complet (le mot) nous jugeons de la présence de l'excitant correspondant, qui dans ce cas joue un double rôle : celui d'excitant par rapport au réflexe complet et celui de réflexe par rapport à l'excitant précédent.

Étant donné le rôle énorme et primordial que joue dans le système du comportement le psychisme, c'est-à-dire le groupe des réflexes non explicites, ce serait pour la science un suicide que de renoncer à le découvrir indirectement, par l'intermédiaire de sa réflexion sur d'autres systèmes de réflexes. En effet considérons les réflexes provoqués par des excitants internes que nous ne pouvons déceler. La logique ici est la même tout comme le raisonnement et la démonstration. Dans une telle conception, le rapport du sujet de l'expérience n'est nullement un acte d'introspection, qui ajouterait sa cuillerée de fiel dans le tonneau de miel de la recherche scientifique objective. Il n'y a aucune introspection. Le sujet de l'expérience ne prend pas du tout la position de l'observateur, il n'aide pas l'expérimentateur à observer les réflexes que celui-ci ne peut déceler. L'expérimenté

reste jusqu'au bout – et même dans son rapport – objet de l'expérience mais l'interrogatoire qui suit apporte à l'expérience elle-même des modifications, des transformations : elle introduit un nouvel excitant (le nouvel interrogatoire), un nouveau réflexe qui permet de juger des parties non explicites du précédent. Toute l'expérience semble de ce fait être vue par un objectif double.

Il faut introduire dans les méthodes de l'étude psychologique ce passage de l'expérience par les réactions secondaires de la conscience. Le comportement de l'homme et la formation chez lui de nouvelles réactions conditionnées sont déterminés non seulement par des réactions explicites, complètes, décelées jusqu'au bout mais aussi par des réactions non explicites dans leur partie interne, non visibles à l'œil nu. Pourquoi peut-on étudier les réflexes verbaux complets et ne peut-on pas prendre en considération les pensées-réflexes, interrompues aux deux tiers, bien que ce soient aussi des réactions incontestables, ayant une existence réelle ?

Si je prononce à haute voix, de sorte que l'expérimentateur entende, le mot « soir » qui m'est venu dans une libre association, c'est à prendre en compte en tant que réaction verbale, réflexe conditionné. Mais si je le prononce de façon inaudible, pour moi, si je le pense, est-ce qu'il cesse pour autant d'être un réflexe et change de nature ? Et où est la ligne de démarcation entre le mot prononcé et le mot non prononcé ? Si mes lèvres ont remué, si j'ai émis un chuchotement mais inaudible encore pour l'expérimentateur, alors quoi ? Peut-il me demander de répéter à haute voix ce mot ou serait-ce une méthode subjective qui n'est admissible que pour moi-même ? S'il le peut (et presque tout le monde sera vraisemblablement d'accord là-dessus), alors pourquoi ne peut-il pas me demander de prononcer à haute voix le mot prononcé mentalement, c'est-à-dire sans remuer les lèvres et sans chuchoter ? Car ce mot a toujours été et reste encore une réaction

motrice verbale, un réflexe conditionné, sans lequel il n'y a pas de pensée. Et c'est même déjà un interrogatoire, une énonciation du sujet de l'expérience, un rapport verbal qu'il fait sur des réactions non explicites, qui n'ont pas été saisies par l'ouïe de l'expérimentateur (et c'est là justement toute la différence entre des pensées et la parole) mais qui, sans conteste, ont existé objectivement. Qu'elles ont bel et bien existé, avec tous les signes de l'existence matérielle, on peut s'en convaincre de nombreuses façons. Élaborer ces façons est justement l'un des buts les plus importants des méthodes psychologiques. La psychanalyse est l'une de ces façons.

Mais ce qui est primordial, c'est qu'ils [les réflexes non explicites]⁴ prendront soin eux-mêmes de nous convaincre de leur existence. Ils se manifesteront avec une telle force et un tel éclat dans le déroulement ultérieur des réactions qu'ils obligeront l'expérimentateur soit à tenir compte d'eux, soit à renoncer totalement à étudier le déroulement des réactions dans lequel ils font irruption. Et y a-t-il beaucoup d'exemples de comportement dans lesquels des réflexes inhibés ne feraient pas irruption? Ainsi, ou nous renonçons à étudier le comportement de l'homme dans ses formes essentielles ou nous nous mettons à tenir obligatoirement compte de ces mouvements internes.

Deux exemples éclaireront cette nécessité. Si je garde en mémoire quelque chose, si je forme un nouveau réflexe verbal, est-ce que peu importe ce que je vais penser à cet instant : vais-je simplement répéter pour moi le mot ou vais-je établir une liaison logique entre ce mot et un autre? N'est-il pas clair que les résultats seront tout autres selon qu'il s'agira d'un cas ou de l'autre?

Dans une libre association, au mot-excitant « tonnerre » je prononce « serpent », mais auparavant déjà une idée me traverse : « éclair ». N'est-il pas clair que, si je ne tiens pas compte de cette idée, j'aurai l'im-

4. Ajout de l'éditeur russe.

pression évidemment fausse qu'à « tonnerre » la réaction était « serpent » et non « éclair »?

Bien entendu, il ne s'agit pas ici de transposer simplement dans la nouvelle psychologie l'introspection expérimentale telle qu'elle était dans la psychologie traditionnelle. Il s'agit bien plutôt de la nécessité pressante d'élaborer de nouvelles méthodes pour étudier les réflexes inhibés. On n'a fait ici que défendre cette nécessité de principe et l'idée que c'est possible.

Pour en finir avec les questions de méthode, arrêtons-nous brièvement sur la métamorphose instructive que subissent aujourd'hui les méthodes d'étude réflexologique appliquées à l'homme et dont parlait Victor P. Protopopov dans l'un de ses articles.

Initialement les réflexologues excitaient avec un courant électrique la peau du pied ; puis il s'avéra plus fructueux de prendre comme critère de la réaction-réponse un appareil plus perfectionné, plus adapté aux réactions d'orientation ; le pied fut remplacé par la main (Protopopov). Mais qui dit *a* doit dire *b*. L'homme possède un appareil encore incomparablement plus perfectionné, à l'aide duquel s'établit une liaison plus large avec le monde, c'est l'appareil phonateur : il reste donc à passer aux réactions verbales.

Mais le plus curieux, ce sont « certains faits » sur lesquels les chercheurs ont nécessairement buté au cours de leur travail. Le problème en effet, c'est que chez l'homme on parvient très lentement et difficilement à différencier un réflexe et il s'est avéré qu'en agissant sur l'objet par un discours dûment approprié, on peut favoriser tant l'inhibition que l'excitation de réactions conditionnées (Protopopov). En d'autres termes, toute la découverte se ramène à ce qu'on peut avec l'homme convenir à l'aide de mots qu'il retire la main à un signal et qu'à un autre il ne la retire pas ! Et l'auteur doit avancer deux propositions, importantes pour nous ici.

1 – « Incontestablement, les recherches réflexologiques sur l'homme doivent à l'avenir être menées

principalement à l'aide des réflexes conditionnés secondaires.» Cela ne signifie rien d'autre que le fait que le caractère conscient fait irruption même dans les expériences des réflexologues et modifie substantiellement le tableau du comportement. On chasse la conscience par la porte, elle rentre par la fenêtre.

2 – Introduire ces procédés dans les méthodes réflexologiques, c'est faire qu'elles se confondent entièrement avec les méthodes d'étude des réactions, etc., employées depuis longtemps en psychologie expérimentale. Protopopov le relève mais il considère cette coïncidence comme fortuite et uniquement extérieure. Il est clair pour nous par contre qu'il s'agit ici, malgré le succès de leur application aux chiens, de la plus complète capitulation des méthodes purement réflexologiques devant les problèmes du comportement humain.

Il est extrêmement important, fût-ce en deux mots, de montrer que les trois sphères en lesquelles la psychologie empirique répartissait le psychisme – la conscience, le sentiment et la volonté –, si on les envisage dans l'esprit de l'hypothèse exposée ici, feront apparaître sans difficulté que le caractère conscient qui leur est propre est de même nature et s'avéreront aisément conciliables tant avec cette hypothèse qu'avec les méthodes qui en découlent.

1. La théorie des émotions de William James permet pleinement une telle interprétation du caractère conscient des sentiments. À partir des trois éléments habituels : A – cause du sentiment, B – le sentiment lui-même, C – ses manifestations corporelles, James se livre à la permutation suivante : A – C – B. Je ne rappellerai pas son argumentation qui est connue de tous. J'indiquerai seulement que cela fait parfaitement apparaître : a) le caractère réflexe du sentiment, le sentiment comme système de réflexes – A et B ; b) l'aspect second du caractère conscient du sentiment, lorsque la réaction qu'il constitue sert elle-même d'excitant pour une nouvelle réaction, interne – B et C.

Dès lors on comprend aussi la signification biologique du sentiment comme réaction rapide d'évaluation de tout l'organisme à son propre comportement, comme acte où tout l'organisme est intéressé dans la réaction, comme organisateur interne de tout le comportement tel qu'il se manifeste à ce moment. Je ferai remarquer encore que la variation à trois dimensions du sentiment, théorie avancée par Wundt, parle aussi au fond de ce caractère d'évaluation de l'émotion, comme d'une sorte d'écho de tout l'organisme à sa propre réaction. D'où le caractère irremplaçable, unique en son genre, des émotions dans toutes les circonstances de leur déroulement.

2. Les actes cognitifs de la psychologie empirique révèlent aussi leur nature double, pour autant qu'ils sont conscients. La psychologie y distingue manifestement deux étages : les actes cognitifs et la conscience de ces actes.

Les résultats de l'introspection la plus fine obtenus dans ce sens par l'école de Würzburg, cette pure « psychologie des psychologues », sont particulièrement intéressants. L'une des conclusions de ces études établit l'impossibilité d'observer l'acte même de pensée, qui échappe à la perception. L'introspection ici est exhaustive par rapport à elle-même. On est au cœur même de la conscience. Et la conclusion paradoxale qui s'impose d'elle-même, c'est qu'il y a une certaine inconscience des actes de pensée. Les éléments que, ce faisant, nous relevons, que nous trouvons dans notre conscience sont plutôt des succédanés de pensée que son essence : ce sont des bribes, des parcelles de toutes sortes, de l'écume.

On a réussi à démontrer expérimentalement, dit à ce propos Oswald Külpe, qu'on ne peut séparer notre « moi » de nous-mêmes. On ne peut penser – penser en se consacrant totalement à ses pensées et en s'y abîmant – et en même temps observer ces pensées. On ne peut pousser jusqu'au bout une telle dichotomie du psychisme. Cela veut dire aussi qu'on

ne peut diriger la conscience sur elle-même, qu'elle est un élément second. On ne peut penser sa pensée, saisir le mécanisme même du conscient, parce que justement ce n'est pas un réflexe, c'est-à-dire qu'il ne peut être l'objet d'une expérience vécue, l'excitant d'un nouveau réflexe, mais que c'est un mécanisme de transmission entre des systèmes de réflexes. Mais dès que la pensée est achevée, c'est-à-dire que le réflexe s'est fermé, on peut l'observer consciemment : « D'abord l'un, puis l'autre », comme dit Külpe.

Mikhaïl B. Kroll dit à ce propos dans l'un de ses articles que les nouveaux phénomènes découverts grâce aux recherches de Würzburg dans les processus supérieurs de la conscience rappellent étonnamment les réflexes conditionnés de Pavlov. C'est évidemment ce dont témoignent le caractère spontané de la pensée, le fait qu'on la trouve sous une forme toute prête, les sensations complexes d'activité, de recherche, etc. L'impossibilité d'observer la pensée plaide en faveur des mécanismes que l'on mentionne ici.

3. Enfin, c'est la volonté qui révèle le mieux et de la façon la plus simple cette essence justement de son caractère conscient. L'existence préalable dans la conscience de représentations motrices (c'est-à-dire de réactions secondaires dues au mouvement des organes) explique de quoi il s'agit ici. Tout mouvement doit une première fois s'effectuer inconsciemment. Puis sa kinesthésie (c'est-à-dire la réaction secondaire) devient la base de son caractère conscient (Hugo Münsterberg, Hermann Ebbinghaus). Le caractère conscient de la volonté donne même l'illusion de deux moments : j'ai pensé et j'ai fait. Et il y a effectivement deux réactions mais dans l'ordre inverse : d'abord la réaction secondaire, puis la réaction fondamentale, première. Parfois le processus se complique, et l'étude de l'acte volontaire et de son mécanisme, compliqué par des motifs, c'est-à-dire par la collision de plusieurs réactions secondaires,

concorde entièrement aussi avec les idées que l'on vient de développer.

Mais le plus important peut-être, c'est qu'à la lumière de ces idées s'expliquent le développement de la conscience depuis sa naissance, le fait qu'elle a son origine dans l'expérience, son caractère second et, par conséquent, son conditionnement psychologique par le milieu. L'être détermine la conscience. Cette loi peut ici, si on la retravaille un peu, prendre pour la première fois un sens psychologique précis et révéler le mécanisme même de cette détermination.

VI

On dégage aisément chez l'homme un groupe de réflexes qu'on pourrait qualifier à juste titre de réversibles. Ce sont des réflexes provoqués par des excitants qui à leur tour peuvent être créés par l'homme. Le mot entendu est un excitant, le mot prononcé un réflexe, qui crée le même excitant. Ici le réflexe est réversible, parce que l'excitant peut devenir réaction et inversement. Ces réflexes réversibles, qui créent une base pour le comportement social, servent de coordination collective du comportement. De toute la masse des excitants un groupe se dégage clairement pour moi, le groupe des excitants sociaux qui proviennent d'autrui. Il se dégage par le fait que je peux moi-même recréer ces mêmes excitants ; par le fait que très tôt ils deviennent pour moi réversibles et, par conséquent, que par rapport à tout le reste des excitants ils déterminent mon comportement d'une façon différente. Ils me font ressembler aux autres, ils rendent mes actes en eux-mêmes identiques. Au sens large du mot, c'est dans la parole que se trouve la source du comportement social et de la conscience.

Il est extrêmement important d'établir ici, fût-ce au vol, que, s'il en est bien ainsi, le mécanisme du comportement social et le mécanisme de la conscience sont donc un seul et même. La parole est bien

un système de « réflexes du contact social » (Aron B. Zalkind), d'une part, et, de l'autre, un système de réflexes de la conscience par excellence, c'est-à-dire un appareil de réflexion des autres systèmes.

C'est là la racine de la question du « moi » d'autrui, de la connaissance du psychisme d'autrui. Le mécanisme de la connaissance de soi (de la conscience de soi) et celui de la connaissance d'autrui sont le même. Les théories habituelles sur la connaissance du psychisme d'autrui soit reconnaissent sans ambages qu'on ne peut le connaître (Alexandre I. Vvedenski), soit dans certaines hypothèses cherchent à construire un mécanisme plausible dont l'essence est la même que ce soit dans la théorie de la sensation ou dans celle des analogies : nous connaissons les autres dans la mesure où nous nous connaissons nous-mêmes ; en connaissant la colère des autres, je reproduis la mienne propre.

En fait il serait plus juste de dire exactement l'inverse. Nous nous connaissons nous-mêmes parce que nous connaissons les autres, et par le même procédé que celui par lequel nous connaissons les autres, parce que nous sommes par rapport à nous-mêmes les mêmes que les autres par rapport à nous. Je me connais seulement dans la mesure où je suis moi-même un autre pour moi, c'est-à-dire où je peux percevoir à nouveau mes propres réflexes en tant que nouveaux excitants. Entre le fait que je peux répéter à haute voix un mot dit sans parler et le fait que je peux répéter un mot dit par un autre, il n'y a au fond aucune différence, comme il n'y a pas non plus de différence de principe dans les mécanismes : l'un et l'autre réflexe réversible sont des excitants.

C'est pourquoi la conséquence de l'hypothèse avancée, si elle est adoptée, sera la sociologisation, qui en découle directement, de toute la conscience, elle sera de reconnaître que l'élément social a dans la conscience la primauté de fait et la primauté de temps. L'élément individuel se construit comme dérivé et

second, sur la base du social et à son exacte image. D'où le caractère double de la conscience : la représentation d'un sosie est la représentation de la conscience la plus proche de la réalité. Elle est proche de la différenciation de la personnalité en « moi » et « ça » que S. Freud découvre dans l'analyse. Par rapport au « ça », le « moi », dit-il, ressemble au cavalier qui doit maîtriser la force supérieure du cheval, avec cette seule différence que le cavalier tente de le faire avec ses propres forces alors que le « moi » le fait avec des forces empruntées. On pourrait poursuivre la comparaison. Comme le cavalier qui souvent, s'il ne veut pas se séparer du cheval, n'a plus qu'à le mener où celui-ci veut, de la même façon le « moi » transforme habituellement la volonté du « ça » en action comme si c'était sa propre volonté (S. Freud).

Cette idée de l'identité des mécanismes de la conscience et du contact social et l'idée que la conscience est en quelque sorte un contact social avec soi-même peuvent trouver une excellente confirmation dans la formation du caractère conscient de la parole chez les sourds-muets, et en partie dans le développement des réactions tactiles chez les aveugles. La parole ne se développe habituellement pas chez les sourds-muets et se fige au stade du cri réflexe, non pas parce que chez eux les centres de la parole sont atteints mais parce qu'en l'absence d'ouïe la faculté que le réflexe verbal a d'être réversible est paralysée. La parole n'est pas renvoyée en tant qu'excitant à celui-là même qui parle. C'est pourquoi elle est inconsciente et non sociale. Habituellement les sourds-muets se bornent au langage conventionnel des gestes, qui les met en contact avec le champ étroit de l'expérience sociale des autres sourds-muets et développe en eux le caractère conscient car par l'intermédiaire des yeux ces réflexes sont renvoyés au sourd-muet lui-même.

L'éducation du sourd-muet consiste justement du point de vue psychologique à rétablir ou à compenser le mécanisme de réversibilité des réflexes qui a été perturbé. Les muets apprennent à parler en lisant sur

les lèvres du locuteur ses mouvements de prononciation, et ils apprennent à parler eux-mêmes en utilisant les excitations kinesthésiques secondaires qui surviennent dans les réactions motrices de la parole. Le plus remarquable, c'est que le caractère conscient de la parole et l'expérience sociale apparaissent de façon simultanée et tout à fait parallèle. C'est en quelque sorte une expérience naturelle spécialement aménagée, qui confirme la thèse fondamentale de notre article. J'espère le montrer plus clairement et plus complètement dans un travail.⁵ Le sourd-muet apprend à se connaître et à connaître ses mouvements dans la mesure où il apprend à connaître les autres. L'identité des deux mécanismes est ici d'une clarté frappante et saute presque aux yeux.

Nous pouvons maintenant réunir les termes de la formule du comportement humain qui ont été mentionnés dans l'une des parties précédentes. L'expérience historique et l'expérience sociale ne sont pas en soi, à l'évidence, des choses psychologiquement différentes, puisque dans la réalité elles ne peuvent être séparées et sont toujours données ensemble. Unissons-les par le signe +. Leur mécanisme, comme j'ai cherché à le montrer, est exactement le même que celui de la conscience, car il faut considérer aussi la conscience comme un cas particulier de l'expérience sociale. C'est pourquoi on peut facilement désigner ces deux parties comme l'indice unique d'une expérience double.

VII

Il me semble extrêmement important et essentiel, en conclusion de cet essai, de noter la coïncidence

5. Vygotski est effectivement revenu à plusieurs reprises sur les sourds-muets, en 1925 déjà («Principes d'éducation sociale des enfants sourds-muets», 14 p.), en 1927 («Déficience et surcompensation», 25 p.) et encore dans d'autres textes tout au long des années suivantes.

entre les conclusions qu'on peut tirer des idées développées ici et celles que W. James a tirées de son analyse de la conscience. Des idées qui ont pris leur source dans des domaines absolument différents, qui ont suivi des voies absolument différentes, ont conduit au même point de vue que celui de James dans son analyse spéculative. J'y vois une confirmation partielle de mes idées. Déjà dans *Psychologie*, il déclarait que l'existence d'états de conscience en tant que tels n'est pas un fait entièrement prouvé mais plutôt un préjugé profondément enraciné. C'est justement les données de sa brillante introspection qui l'en ont convaincu.

«Toutes les fois que je tente, dit-il, de noter dans ma pensée l'activité en tant que telle, je tombe inmanquablement sur un acte purement physique, sur une impression qui vient de ma tête, des sourcils, de la gorge et du nez.» Et dans son article «La conscience existe-t-elle?» il a expliqué que toute la différence entre la conscience et le monde (entre le réflexe en réponse à un réflexe et le réflexe en réponse à un excitant) réside seulement dans le contexte des phénomènes. Le contexte des excitants, c'est le monde, le contexte de mes réflexes, c'est la conscience. La conscience n'est qu'un réflexe de réflexes.

Ainsi la conscience en tant que catégorie déterminée, que mode particulier d'être s'avère ne pas exister. Elle s'avère être une structure très complexe du comportement, en particulier de la duplication du comportement, comme il est dit dans l'épigraphe à propos du travail. «Quant à moi, je suis convaincu, dit James, qu'en moi le courant de pensée [...] n'est qu'une appellation irréfléchie pour ce qui, si on y regarde de très près, s'avère être au fond le courant de respiration. Le «je pense» qui, selon Kant, doit accompagner tous mes objets n'est rien d'autre que le «je respire» qui les accompagne en réalité [...]. Les pensées [...] sont faites de la même matière que les choses.»

Dans cet essai on n'a fait que mentionner rapidement et au vol quelques idées tout au plus préliminaires. Il me semble cependant que c'est de là justement qu'on doit partir pour étudier la conscience. Notre science se trouve aujourd'hui dans un état tel qu'elle est encore très loin de la formule finale qui dans un théorème de géométrie couronne le dernier point de l'argumentation : ce qu'il fallait démontrer. Il nous semble important encore de faire remarquer ici que justement s'il faut démontrer, encore faut-il s'atteler à la démonstration ; d'abord rassembler les données du problème puis le résoudre.⁶

C'est à une telle formulation du problème que doit servir dans la limite de ses moyens le présent essai.

6. [Note de Vygotski] Cet article était déjà au stade des épreuves lorsque j'ai pris connaissance de certains travaux des psychologues behavioristes concernant cette question. Ces auteurs posent et résolvent le problème de la conscience dans une optique proche des idées développées ici, c'est-à-dire comme un problème de relation entre des réactions (cf. le « comportement verbalisé »).

Lev S. Vygotski Psychisme, conscience, inconscient

Les trois mots mis en titre de notre essai¹ – psychisme, conscience, inconscient – ne désignent pas seulement trois questions psychologiques fondamentales et centrales mais sont à un bien plus haut degré des questions méthodologiques, c'est-à-dire des questions touchant aux principes de constitution de la science psychologique elle-même. C'est ce qu'a excellemment exprimé Theodor Lipps dans sa définition du problème du subconscient : le subconscient n'est pas tant une question psychologique que la question de la psychologie elle-même.

Harald Höffding avait à l'esprit la même idée lorsqu'il attribuait à l'introduction du concept d'inconscient en psychologie la même portée qu'à celle du concept d'énergie potentielle en physique. C'est seulement avec l'introduction de ce concept que devient possible de manière générale la psychologie en tant que science indépendante, capable de réunir

1. La date de rédaction de cet article est inconnue. Il a été publié pour la première fois en 1930 dans le recueil *Éléments de psychologie générale*, Moscou.